



Kafka écrivain « engagé »

COMMUNICATION DE PIERRE MERTENS
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 MARS 1996

Vous le savez bien, chers Confrères, il n'est rien d'aussi malaisé, sans doute, que de s'exprimer au sujet de ceux qu'on place le plus haut dans la hiérarchie des valeurs... Surtout lorsque celui qu'on élit pour sujet de réflexion, tous, ou presque, s'en sont déjà emparés avant vous!

Quel mouvement philosophico-esthétique n'a, au vingtième siècle, revendiqué Franz Kafka pour l'un des siens, sinon pour pionnier ou pour modèle?

Rien qu'en France, qui ne l'a brandi comme un gonfalon, des «fantastiqueurs» jusqu'au surréalisme, de l'existentialisme au nouveau roman et au groupe *Tel quel?*

À chacun son Kafka!

Aussi est-ce sous un angle inattendu que je voudrais l'appréhender à mon tour, avec quelque «crainte et tremblement», eût dit quelqu'un que Kafka admirait beaucoup... L'angle idéologique.

Certes, l'homme n'avait rien d'un idéologue lui-même. Et pourtant... les idéologues se sont beaucoup occupés de lui et il a beaucoup souffert de leurs analyses.

Certes, si on repense au *Procès*, au *Château*, à *L'Amérique*, à *La Métamorphose*, à *La colonie pénitentiaire*, on ne doit pas trop s'étonner que ces fables exemplairement cruelles sur l'errance de l'individu moderne, dans un monde déshumanisé, qui constituent une contestation radicale de notre monde tel qu'il est, en aient agacé ou déstabilisé plus d'un... Voyons ce qu'il en a été, quelquefois.

«Faut-il brûler Kafka?» On sait que la question fut — dûment posée. Si on n'est pas, lorsqu'on l'entend, pris de nausée, ou d'un fou rire nerveux, alors il faut

bien convenir que oui, il importe d'acquiescer. Mais il convient de préciser le sens de son assentiment : s'il s'agit de voir en la littérature le lieu d'un risque suprême, et s'il s'impose alors de la résumer, elle, la littérature — et de le réduire, lui, ce risque à un seul nom, force est de décliner l'identité de Kafka... En d'autres termes, s'il nous incombe d'en brûler un seul, d'écrivain, brûlons celui-là!

Nous ne pouvons qu'applaudir au discernement de ceux, donc, qui formulèrent la question. Et encore davantage de celui qui répondit par l'affirmative. Il devait savoir ce qu'il faisait, il manquait de tout — de tout ce qui est humain, dans son sens le plus noble —, mais le discernement ne devait pas lui faire défaut.

«Faut-il brûler Kafka?» Nous devons donc féliciter le groupe *Action* d'avoir posé la question dès 1946 — sans perdre de temps, alors que seuls quelques ingénus, aujourd'hui, pourraient s'en offusquer. Très pertinente, la question. Dans la mesure même où elle induit une réponse positive...

La preuve? Dès 1933, les ouvrages de l'auteur — les quelques rares qui furent publiés avant cette date — firent l'objet d'un autodafé, c'était un peu à la mode à ce moment, c'était presque banal, de la part des nationaux-socialistes (des auteurs bien plus négligeables et beaucoup moins subversifs ne connurent-ils pas le même sort?).

Soit dit entre parenthèses, il apparaît beaucoup moins banal, par contre, que dans l'immédiat après-guerre, il se soit trouvé un groupement communiste soucieux d'user, à l'égard des livres incinérés avant la guerre par les nazis, d'une procédure similaire.

Tout cela se passe longtemps après lui. C'est comme s'il se trouvait à peine concerné. N'est-il pas mort en 1924, après n'avoir connu de Berlin que l'inflation galopante, tandis que les prix montaient plus vite «que les écureuils aux arbres»? Il ne sait rien de ce qui va s'ensuivre. Comment le saurait-il? Hélas, il le sait tout de même, mais de science innée, amorphe. C'est très précisément ce qu'il devra expier, et payer le prix fort.

Il adorait ce Berlin-là. Seuls un extrême désargentement et la maladie l'ont chassé de ce *terrier matriciel* où il cohabitait juvénilement avec sa dernière compagne : Dora Dymant.

Les posthumes qu'elle détint, de sa mort à l'avènement d'Hitler, et dont elle ne prétendit pas se dessaisir, la Gestapo mit la main dessus en 33-34... On ignore à ce jour ce qu'elle en fit, ce qu'il advint d'eux après 1945. On suppose qu'elle s'est agrippée, tant bien que mal, à d'autres posthumes semblables, de Döblin, de Tucholsky, de Zweig, d'Anna Seghers que sais-je? et qu'on pourrait fort bien, aujourd'hui que le Mur de la Honte est tombé, à ce qu'il paraît, les retrouver au fond d'un sac à archives ou d'un classeur de métal, quelque part à l'est de Berlin — je veux dire : dans un lieu sur lequel a régné l'administration municipale de Berlin-Est.

Revenons-en au bûcher où certains — et même plusieurs — entendirent calciner les écrits de Franz Kafka.

Quelle étrange — mais quelle bonne question, après tout — se pose donc le groupe *Action*, un an à peine après qu'on a ouvert les portes du camp d'Auschwitz?

Sous la plume, en forme de bec de gaz, de Daniel Biégel, il se demande — sérieusement — quel sort il convient de réserver à une œuvre noire, moralement nocive, politiquement réactionnaire, qui ne s'alimente qu'aux mamelles stériles d'un intimisme petit-bourgeois et à l'absence de toute critique sociale. «Attention [...] destruction par perte de substance [...] : une vville vers l'infiniment nul.» Concluant, sur l'auteur, que celui-ci oubliait, à la fin de sa vie, de nourrir son corps (tandis qu'on le sait, toute déglutition lui faisait tellement mal qu'il suppliait qu'on mît fin non tant à sa vie qu'à sa souffrance...), on tranchait, en définitive, qu'il faudrait «le brûler pendant peut-être assez longtemps¹».

Peut-être assez longtemps... Il y a, décidément, au fond de certaines professions de foi sordides, comme une part de clairvoyance. C'est que Kafka, en dépit de la Gestapo et du groupe *Action*, nous sommes encore loin, à ce jour, de l'avoir vu s'envoler en fumée...

Curieuse, tout de même, cette réquisition du feu pour Kafka... Cela nous rappelle bien des choses. Et tout d'abord le tout jeune Kafka qui, le 19 janvier 1911, dans son *Journal*, évoque une réunion de famille pour lui mémorable, au cours de laquelle, encore adolescent et s'évertuant à écrire, se posant déjà en écrivain, il

¹ À relire, encore et toujours, surtout dans les écoles de tous niveaux, ce morceau d'anthologie barbare, reproduit dans *Les critiques de notre temps et Kafka*, Garnier, 1973, p. 27-30.

s'exposa au commentaire d'un oncle «volontiers moqueur». Celui-ci, déchiffrant sa prose, la qualifia à la cantonade, de «fatras habituel».

Celui qui s'en souvient, le 19 janvier 1911 — il n'a même pas trente ans et il ne lui reste pas quinze ans à vivre —, paraphrase ainsi cet épisode : «Je venais d'être expulsé d'un seul coup de moi-même avec une signification déjà presque réelle et au sein même du sentiment familial, une vue s'ouvrit à moi sur le glacial espace du monde que je devrais réchauffer d'un feu qu'il me faudrait d'abord allumer².»

Mais le feu dont il est question ici n'est pas celui qu'on bote au papier des livres pour les réduire en cendres, c'est celui, abstrait et salvateur, qu'il conviendrait d'allumer pour seulement rendre habitable l'inhospitalière banquise de l'univers...

Faut-il brûler Kafka? En 1946, la question retentit tout de même comme un coup de pistolet au milieu d'un concert d'éloges. Les plus grands écrivains de langue allemande, de Hesse à Döblin, de Thomas Mann à Brecht, en passant par Benjamin, ont souligné son importance. Et la réception internationale de l'auteur du *Procès*, via Bruno Schulz et Borges, Gide et Breton, Felix Bertaux, Bernard Groethuysen et Vialatte, est en cours³. Qu'est-ce qui peut bien, au fond, lui valoir le brûlant ressentiment d'une chapelle d'obédience marxiste?

Jusque dans les années soixante, des voix se sont élevées, en Tchécoslovaquie et en Union soviétique, pour mettre en garde les lecteurs contre une œuvre «décadente», «cosmopolite» et pernicieuse, et pour déplorer bien haut que les intellectuels bourgeois d'Occident se soient détournés, au profit d'un lamentable héros métamorphosé en insecte, du noble Faust de Goethe «symbole de la classe ouvrière» (*sic*)!

Décadence, cosmopolitisme... Il n'y a pas que sur le terrain des autodafés (réels ou figurés) que nazis et communistes se soient parfois réconciliés, mais aussi sur le libellé des griefs.

² *Journal intime*, traduction Pierre Klossowski, Guilde du Livre, Lausanne, 1946, p. 62-63. Cette première traduction d'extraits du Journal (dont Marthe Robert assurerait plus tard la traduction intégrale) date donc de l'année même où le groupe *Action* publia son ardent appel.

³ Pour la petite histoire, relevons que le premier compte rendu qu'un journal ait consacré à Kafka porte la signature de Robert Poulet, qui ne ménageait pas ses éloges bien qu'il tint l'écrivain pragois pour «un artiste assez médiocre» (!) (in *Le Jour* du 27 septembre 1937. Reproduit dans *Le siècle de Kafka* édité en 1984 par le Centre Georges Pompidou, p. 153-155). Par la suite, l'écrivain belge fut condamné à mort par contumace dans son pays d'origine pour intelligence avec l'occupant nazi.

On sait que Kafka n'attendait pas de la Révolution d'Octobre l'instauration d'un avenir radieux. Dans un entretien qu'il eut avec Gustav Janouch, il dit apercevoir déjà «les sultans modernes» qui ne tarderaient pas à relayer les militants révolutionnaires. «Je la vois, cette puissance des masses, informe, en apparence indomptable et qui aspire à être domptée et formée. À la fin de toute évolution révolutionnaire apparaît un Napoléon Bonaparte [...] Plus une inondation se répand, plus superficielle et plus trouble en devient son eau. La révolution s'évapore, seule reste alors la vase d'une nouvelle bureaucratie. Les chaînes de l'humanité torturée sont en papiers de ministères.»

Mais on sait aujourd'hui combien et de quelle manière le progressisme de Kafka s'est pourtant formulé et illustré : les travaux de Klaus Wagenbach, en particulier, ont mis en évidence l'intérêt qu'il manifesta toujours pour les questions sociales.

Bien plus engagé dans les débats politiques que ne l'ont prétendu, avec et après Brod, ceux qui avaient quelque raison de le claquemurer dans sa tour d'ivoire, et singulièrement proche, à un moment donné, des mouvements anarchiques.

C'est surtout dans le cadre de sa profession même qu'il fit passer un message réformiste, en rédigeant des mémoires très techniques où il proposait des mesures à prendre en vue de l'amélioration des conditions de travail des ouvriers. On retrouvera ici ce goût de la précision, cette méticulosité qui ne lui a pas suggéré, donc, que la description d'une célèbre machine à supplicier dans *La colonie pénitentiaire!*

Plus que tout, il s'étonnait de l'extraordinaire humilité, de l'inconcevable patience dont faisaient montre, lorsqu'ils adressaient une requête aux patrons ou aux assureurs, ceux qui avaient été victimes d'un appareillage défectueux ou insalubre, quand les normes minima de sécurité n'avaient à l'évidence pas été respectées.

En fait, l'immense méfiance et même l'aversion que Kafka a inspirées à certains communistes, dans l'après-guerre, reposait sur un singulier paradoxe.

L'écrivain le plus marginal, le plus insulaire d'Europe au début de ce siècle — ni tchèque pour les Tchèques puisque de langue allemande, ni allemand pour les Allemands puisque Tchèque, ni juif aux yeux des Juifs puisque matérialiste, dans

sa jeunesse, ses aspirations métaphysiques ne se formulaient qu'à travers des adhésions vagues et hétérodoxes, dont un sionisme des plus velléitaires —, et qui semblait dépourvu de toute sécularisation, eh bien! cet homme-là fut précisément le devin de l'Apocalypse à venir, le prophète épouvanté du temps du mépris... Comment, loin d'applaudir à sa clairvoyance que nul autre alors ne partagea, ne lui en tiendraient-ils pas rigueur, ceux qui sont portés à penser que, si on annonce le pire, sans le combattre, on s'en montre à tout le moins complice?

«Il n'est pas possible de trouver un réconfort dans un pessimisme prophétique», a dit T. S. Eliot. À plus forte raison dans la cruelle vérification des «thèses» que, sous forme allégorique, un esprit visionnairement précurseur aurait formulées avant même la pire tragédie...

«Et c'était comme si la honte eût dû lui survivre», constate le narrateur à propos de Joseph K. au terme de son procès et à l'heure de l'exécution.

En 1946, la honte absolue porte désormais un nom propre : Auschwitz. Et peut-être deux, si on veut bien ajouter celui d'Hiroshima.

La suspicion des philistins, des pharisiens pour qui tous les chemins mènent à Moscou, va donc immanquablement se porter, par excellence, sur celui qui a dit Auschwitz avant tout le monde, qui a dit Auschwitz avant Auschwitz même. Un nouveau *procès* peut alors s'ouvrir : celui que l'on instruit contre l'auteur de l'autre... On va même lui refuser le bénéfique du doute, forcément, ou celui des circonstances atténuantes. Tout se passe comme si c'était la vérité même de son message qui l'accablait.

Comme, du reste, en suggérant de brûler enfin ces livres mêmes que Kafka, sur le point de mourir, avait demandé à son ami Max Brod de jeter au feu. En cela aussi il s'est montré précurseur...

C'est une ultime tentative de hara-kiri intellectuel.

À quelques jours du trépas, il n'en a pas moins encore corrigé les épreuves de l'un de ses plus beaux textes : *Un champion de jeûne*, qui relate, à son dénouement, qu'après la mort du fakir anorexique, que plus personne ne venait contempler dans les coulisses du cirque où il se produisait, on mit à sa place dans sa propre cage un jeune fauve que le public se pressait désormais de voir pour admirer son féroce appétit!

Dérision terrible de cette fable où «l'idéologie cannibale de la vie» l'emporte, à belles dents, sur celle du retranchement et de l'ascèse, à l'écart du monde des hommes.

Kafka était-il susceptible de pousser aussi loin la schizophrénie? On peut toujours rêver, et même divaguer...

Mais, quoi qu'il en soit, quelques textes de l'auteur avaient d'ores et déjà paru, et que l'on ne pouvait plus retirer du domaine public, et de l'Histoire.

Et ceux-là, ni les nazis, ni le groupe *Action*, ni Dora Dynant, ni Kafka lui-même, dans la plus saugrenue des hypothèses, n'auraient pu faire en sorte qu'ils ne restassent à brûler «peut-être assez longtemps», pour reprendre les termes des amateurs d'autodafé!

Ne devrait-on pas, en définitive, mesurer l'importance d'une œuvre, sa force d'évidence, à ce qu'elle ait pareillement résisté à toutes ces agressions de natures si différentes et se soit révélée, à la lettre, indestructible, *ignifugée*?

De cela, il n'est sans doute pas d'autre exemple dans l'histoire de la littérature.

Face à tous ces incendiaires réels ou potentiels, Max Brod a pris une posture de pompier préventif...

On sait que certains lui en ont fait reproche et, à l'occasion, non sans bassesse, en prêtant à l'exécuteur testamentaire la poursuite d'un intérêt personnel.

Pour résoudre le problème que leur pose une littérature qui sentirait, si l'on ose dire, le soufre ou le fagot, les censeurs et les inquisiteurs ne recourent pas nécessairement à des solutions extrêmes ni finales. Les plus tacticiens, les plus adroits, font appel seulement à notre discernement, voire à notre sens de l'honneur. Pleins de sollicitude à l'endroit des lecteurs, ils adoptent avec eux un point de vue pédagogique. Ils ne désespèrent pas de nous, ils se fient à notre discernement, au besoin le stimulent ou le relancent. Ils émettent seulement des réserves. Au nom de la morale politique et de l'humanisme, ils déconseillent, ils dissuadent... Assis sur leur derrière de chiens de garde, ils grondent un peu. Ce sont parfois les pires. Les adeptes du lance-flammes sont souvent moins malins, moins pervers, et ne font pas plus de dégâts.

Ce n'est qu'en 1990 que fut révélé, en français, le pamphlet de Günther Anders : *Kafka, pour ou contre*⁴, dont l'édition originale allemande avait paru à Munich près de quarante ans plus tôt... On peut s'interroger sur un pareil retard de réception. Il devait s'agir soit de la réverbération tardive d'une œuvre digne d'attention, soit — les temps ayant changé d'une justice due à un ouvrage dont l'évolution entérinerait, cautionnerait les thèses.

En l'occurrence, il demeure malaisé de se prononcer pour l'une ou l'autre éventualité : on serait plutôt tenté d'en imaginer une troisième, mais qui serait très dépréciatrice...

Découvrant ce livre en 1990, comme s'il avait été conçu de nos jours, on a hélas un peu le sentiment qu'il vient à son heure, ainsi qu'on le dit volontiers d'ouvrages dont on ne parlera même plus l'année suivante, quand tant de vrais chefs-d'œuvre ne sont attendus précisément par personne et, selon le qualificatif nietzschéen, ne sont qu'*inactuels*, ou mieux : *intempestifs*.

Considérons, au contraire, que le propos tenu par Anders au début de la guerre froide vient à son heure, chez nous, à peine moins d'un demi-siècle plus tard. Et participe à nouveau, d'une certaine façon, de notre air du temps.

Un « prière d'insérer » adroitement ficelé nous rappelle, à bon escient, que Günther Anders n'est pas n'importe qui, et surtout pas le premier venu. Études de philosophie avec Husserl et Heidegger — on ne se refuse rien, pas même les coups doubles. Époux de Hannah Arendt : impressionnant.

Que nous dit, en gros, Günther Anders ?

Tout en ne vouant pas aux gémonies l'auteur du *Château*, lui qui a vécu, de la seconde guerre mondiale, les affres et les abominations, il déplore que celui-ci n'ait figuré, dans ses fables et ses récits, que des victimes consentantes, ou des accusés qui ne se rebellaient pas contre la sentence qui les frappait. Il ne peut donc se défendre d'un certain « mépris » à l'égard d'un homme qui aurait ainsi un peu manqué de « dignité » et aurait fait montre d'un narcissisme négatif, d'une *voluptas humilitatis*, donc du pur et simple masochisme.

Plus loin, notre exégète n'hésite pas à parler de *sacrificium intellectus* et à prétendre que le programme de Kafka, en politique, n'eût consisté qu'à « s'écraser ». (Ou à se coucher devant le bourreau ?) Soit dit en passant, n'est-il pas

⁴ Éditions Circé, Strasbourg.

symptomatique que, pour attaquer un grand mort, il soit ainsi nécessaire de recourir — avec une belle constance — à une langue morte? Allons plus avant. Ayant dénoncé l'ambivalence sinon la perversité de l'entreprise kafkaïenne, Anders croit pouvoir dénoncer les risques que comporterait l'adulation de l'œuvre une fois mise à la mode. «C'est en idolâtrant Kafka qu'on effaçait l'acte d'avoir assassiné des milliers de membres de sa famille.» Dans un sens, à le suivre, l'œuvre incriminée aurait, par son caractère prémonitoire, déjà normalisé l'intolérable.

Passons sur le plus médiocre : l'insinuation, çà et là, que Kafka, vraiment mis à l'épreuve — car, bien sûr, il ne l'a jamais été se serait sûrement mal conduit... Que l'homme se serait comme dérobé à sa judéité pour la laisser s'évanouir, lâchement, sous de complaisantes métaphores. Qu'il aurait donc, en se refusant toute chance d'y être admis, ou de devenir membre du club, marché vers Canaan. (Même cet effort lui est imputé à crime ou à complaisance!) Au total : il aurait conçu un plaidoyer pré-fasciste «en faveur de la soumission *perinde ac cavader*». (Du latin, encore une fois, pour stigmatiser le Juif qui n'est même pas vraiment un bon Juif.)

Pour conclure, on lui reconnaissait, last but not least, «un langage gracieux» et une «place dans l'histoire de l'athéisme pudique».

Cela ne s'invente pas.

Mais on le montrait aussi n'ayant pas le courage de sa propre incroyance. N'étant pas «à la hauteur de l'ironie énorme de sa propre aventure». Réaliste dans un monde déshumanisé, mais donc également son «glorificateur». Moraliste, mais respectant, au fond, l'infamie du monde tel qu'il est.

À y réfléchir, Günther Anders et ses émules ont tout compris, hormis l'essentiel. Évoquer le désengagement politique, voire moral, de Kafka, semble aussi commode que déplacé.

On a suffisamment glosé sur les quelques mots jetés par l'auteur, le 2 août 1914, dans son *Journal* : «L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. Après-midi piscine»...

Seulement, voilà : imaginer le comble de la barbarie, au point de le prévoir, dans des œuvres visionnaires, ne serait-ce pas, après tout, la quintessence d'un «engagement» digne de ce nom? Une Cassandre avisée ne serait-elle pas, plus que n'importe qui, «en situation», pour recourir à la phraséologie sartrienne?

Et puis... Et puis *l'inculpation* de Kafka, par Anders et ses semblables, ne constitue qu'une péripétie parmi d'autres, un incident de procédure, d'un procès qui ressemble étrangement, ignoblement, à celui qui fut fait aux Juifs eux-mêmes dès que la chasse fut ouverte.

Ils s'étaient résignés. Ils furent soumis. Ils ne se sont pas révoltés. Pourquoi restèrent-ils passifs?

Il n'est sans doute qu'une seule attitude morale qui s'efforce de rivaliser avec la barbarie meurtrière : celle qui consiste à flétrir les victimes du pire comme si elles avaient démissionné, s'étaient couchées, y avaient consenti. Jean-François Steiner a consacré un (beau) livre à la révolte de Treblinka comme pour laver, tout de même, les Juifs du soupçon qu'ils en auraient été incapables... Ceux qui exigent des génocidés comme un surcroît de dignité dans le martyre («noblesse oblige») sont des cow-boys. Ceux qui seraient tentés d'accuser Kafka de veulerie, de pusillanimité face à l'Horreur absolue qu'il présentait — dans une solitude absolue — sont les «pharisiens hypocrites» que Pasolini dans *L'Évangile selon Matthieu*, montre d'aujourd'hui comme il furent d'hier. Que de donneurs de leçons, de dialecticiens tricheurs, confits dans leur bonne conscience, ne marchandent leur camelote que dans divers temples!

Quel vin espère-t-il distiller, celui qui ne survit qu'en piétinant le mort pas encore assez défunt à ses yeux, et ne lance aux macchabées que le défi arrogant de cette survie même?

À quoi ressemble donc le monde dont Günther Anders espère l'avènement s'il induit qu'un Kafka y est mort pour rien, ou pire : qu'il y est mort sans honneur? Qui voudrait advenir, faire sa vie, sur une pareille planète, nous la lui abandonnons volontiers. Question de goût.

Combien de temps Kafka, les quelques rares Kafka de l'histoire, devront-ils donc expier ce crime de n'avoir planté dans les yeux du bourreau que leur propre regard : un regard *qui savait*, qui ne s'est pas détourné? Fallait-il donc qu'au surplus il indiquât où se trouvaient les armes?

Des armes, les livres de Kafka nous en font disposer davantage que les rodomontades et les tartarinades pseudo-philosophiques : mais ce sont les armes traditionnelles, classiques, de l'Esprit. Le seul pouvoir, magique, que Nabokov savait qu'on pût opposer à la brute. Günther Anders redoutait tant que cela fût

mis à la mode, alors que nous avons tant à craindre, à présent, d'une mise à l'ordre du jour du moralisme irresponsable et vaniteux que celui-ci professa.

Bien sûr, il ne demeura pas seul dans la croisade qu'il mena en faveur d'un supplément de virilité. Comment le vertueux Georges Lukacs se fût-il abstenu dans un tel débat?

Celui, qui, dans sa *Brève histoire de la littérature allemande*, trouvait chez Kleist l'idéalisation poétique de tout ce qu'il y a de négatif et de dangereux dans l'histoire de l'esprit allemand ou, chez Novalis, un penchant pour la nuit, la mort, la décomposition, la dévalorisation même de la santé, comment eût-il pu aborder Kafka en chaussant d'autres lunettes que celles d'un docteur Knock ou d'un psychothérapeute de la littérature? Ce délicat dogmatique inclinait à penser que même un enchaînement ininterrompu de tragédies individuelles, tel qu'il parcourt le romantisme allemand, cela n'était pas en soi «tragique», ni même vraiment «historique». On retrouverait plus tard, jusque chez Sartre, lorsque celui-ci, dans *L'idiote de la famille*, ironise sur «les tristesses particulières» auxquelles Flaubert donnait le pas sur «les malheurs publics», une forme d'avatar ou au moins un rebondissement de ce réquisitoire civique.

On sait, par ailleurs, à quelles surenchères, quelles débauches d'historicisme ont souvent cédé ceux qui incriminaient l'attitude a-historique des esthètes et des formalistes. Il ne suffit pas d'interpeller l'Histoire : encore faut-il en faire un bon usage...

Au milieu des années cinquante — et à la veille de l'insurrection de Budapest — le sociologue hongrois prend le taureau par les cornes et choisit de mettre en opposition Kafka et Thomas Mann : la «décadence artistiquement intéressante» du premier et «le réalisme critique vrai comme la vie» du second. Il les met en balance, et même en alternative. Comme si, s'agissant des «littératures bourgeoises», l'une était à jeter, l'autre à sauver (biffer la mention inutile). Il ne serait plus nécessaire, alors, de «brûler Kafka», il suffirait d'opter pour Thomas Mann, de lui préférer celui-ci.

Ce qui nous reconforte, c'est que le théoricien marxiste ne laisse pas longtemps Kafka à sa solitude, mais qu'il renvoie bientôt avec lui, au fond de la classe, au nom d'une même liquidation, dans leurs œuvres respectives, de «la réalité effective du monde» ou des «puissances objectives de la vie [...] qui ont

toujours un caractère objectivement historico-social» : Joyce, Musil, Benn, et, à l'occasion, Proust, Gide et puis Faulkner et Beckett... Et même Schönberg.

Avouons que cette sélection n'est guère gratifiante pour Mann, à qui Lukacs ne laisse pour compagnons de jeu qu'Homère, Goethe et Vinci, Tolstoï et... Cholokhov!

On stigmatise ces écrivains qui ne vivent plus qu'une histoire fantomatique dans un univers de cauchemar «qui cesse par conséquent d'être lui-même un monde».

Déjà, dans son monde souterrain métaphorique, l'homme seul de Dostoïevski n'y voyait plus clair... Et il n'est pas jusqu'à la subjectivisation du temps, chez Proust, qui ne soit à reprocher à celui-ci : en somme, s'il ne l'avait perdu, il n'aurait pas eu à le retrouver.

Arbitraires associations d'idées, flux de conscience désordonné, chez Joyce; la pathologie comme *terminus ad quem*, chez Musil; autodestruction esthétisante, pour Gide; dégradation et avilissement, pour Beckett : il pleut de rudes diagnostics dans nos rouges tabliers.

Quant à Kafka, le pape de cette décadence, il semblerait qu'artistiquement il s'en tire mieux, mais c'est pour un pire. Il lui faut faire crédit de ne pas «abandonner le réalisme» mais comme pour le pervertir davantage ne plus décrire que «les détails» (*sic*) — en ne lui laissant plus exprimer que le Néant, le Néant comme transcendance. Le sentiment d'impuissance élevé au rang de lecture de l'Univers. Un nihilisme par omission, en quelque sorte. L'authenticité de sa démarche n'est pas en cause, mais l'effroi qui le fige sur le seuil de «la réalité effective» et l'empêche de conjurer ses propres démons.

Lukacs refuse d'ailleurs tellement la portée prophétique du message kafkaïen qu'il ne le croit pas projeté vers l'avenir, embrassant l'enfer totalitaire, mais réverbéré sur la vieille et spectrale monarchie habsbourgeoise.

On peut lire, dans un brillant essai de Jurek Becker, Gare à l'écrivain!, l'observation suivante : «Il serait absurde de prétendre que Kafka [...] se soit pris pour un critique social. Et pourtant on trouve chez lui les jugements les plus pénétrants et les plus étonnants à propos de l'état d'une société, à propos des motivations secrètes du commerce entre les hommes, à propos de la manière dont

l'individu est livré à la multitude. C'est pour cela que je l'appelle un auteur révolutionnaire.»

Nous voici loin du «réalisme critique» cher à Georges Lukacs. Comme s'il était, du reste, l'apanage des seuls marxistes. Ce n'est pas parce qu'il était réactionnaire que Kafka peut apparaître comme le chantre de la dérégulation. Pas plus qu'il ne fut un conteur «fantastique». C'est la réalité qui, sous ses yeux d'extralucide, était occupée à le devenir.

Seul «comme Kaspar Hauser»? Seul comme Franz Kafka? Sans doute. Mais surtout : *seul comme le monde* face à soi, l'humanité aux prises avec elle-même. Assurément. Ni plus, ni moins.

Parlant de Flaubert et donc de Kafka, Marthe Robert dit ne pas connaître d'autre exemple de «pareille surestimation, de pareille

idolâtrie du fait littéraire⁵». La littérature n'en aurait jamais demandé autant à personne. Ni pareille immolation de la vie.

Cependant, de Proust aussi, on peut dire qu'il a réussi un prodige que «nulle vie, davantage que la sienne, n'a nourri une pareille œuvre et que nulle œuvre n'a davantage détruit la vie qui l'a nourrie⁶».

On sait que, de ce constat d'un choix «dramatique» et d'ordre sacrificiel, a découlé toute une conception néo-romantique de la littérature impliquant l'existence d'une antinomie radicale, sans remède ni solution, un divorce de nature entre la vie dite normale et l'exercice de l'art⁷.

Quelque temps, on a paru s'y résigner et s'en satisfaire, en permettant à quelques monstres sacrés de se consumer dans leur tâche de façon quasi rédemptrice pour le plus grand bien de l'humanité.

Mais les temps ont changé. Réfléchissant sur la barbarie, en général, et l'Holocauste en particulier, on a bien dû convenir que la plus sublime des cultures n'avait rien pu faire pour les empêcher d'endiguer l'inhumain et que, parfois même, elle s'en était montrée complice.

⁵ Voir *En haine du roman, Étude sur Flaubert*, Balland, 1982.

⁶ Bernard Delvaille, *Proust contre Sainte-Beuve*, ibidem.

⁷ D'où aurait découlé, du même coup, une difficulté d'approche rationnelle du phénomène. Pierre Bourdieu fait reproche à Danièle Sallenave d'avoir, dans *Le don des morts* (Gallimard, 1991), sacrifié à une conception de la création artistique comme «ineffable» (*Les règles de l'Art, Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992).

On connaît la formule d'Adorno trouvant qu'après Auschwitz, tout poème devient impensable. On se rappelle le propos résigné de Sartre estimant qu'«à côté d'un enfant mort, *La Nausée* ne ferait pas le poids». On pourrait citer aussi T. E. Lawrence assurant que s'il fallait, pour sauver une petite fille jouant à la balle sur le parvis de la cathédrale de Wells, détruire celle-ci, il le ferait sans hésiter...

Surprenantes balances où l'on place ici une église, là un roman ou la poésie encore à concevoir dans une alternative qui n'est formulée, à chaque fois, qu'au prix d'une spéculation puérile.

La réponse capitale nous est venue de Paul Celan. Après Auschwitz, il choisit d'écrire à partir d'Auschwitz, et dans la langue même de l'assassin génocidaire. Comme si, après Auschwitz, la poésie s'imposait plus que jamais comme à *plus forte raison* indispensable. Réponse tellement forte, imparable, qu'elle fit douter, on le sait, Adorno de la justesse de son slogan initial⁸...

Mais il se trouve, aujourd'hui, de beaux et forts esprits pour penser que le suicide final de Celan devrait s'analyser comme un désaveu ultime de sa propre entreprise, quand il n'en est que la terrible signature.

Flaubert déjà, dans *Bouvard et Pécuchet*, constatait, avec plus d'ironie encore que de mélancolie : «On n'aime pas la littérature.» Les démêlés judiciaires qu'il avait connus devaient avoir, peu à peu, fortifié en lui cette conviction⁹.

Dans un contexte différent — mais peut-être pas autant qu'on l'imagine, pas si «exotique» que cela —, l'affaire Rushdie tendrait à prouver, et avec quelle virulence, que cela ne s'est pas arrangé, que cela ne s'arrangera jamais vraiment.

En vérité, il n'est rien qui ressemble autant à la haine de la vie que la haine de la littérature. On ne les divise que pour régner sur elles deux, en les brimant, en les écrasant l'une et l'autre.

Ceux qui traitent en adversaires la littérature et la vie («l'excès de la littérature» aux dépens de «l'authenticité de la vie») sont des charlatans qui exercent indûment l'art de guérir. Quand vie et littérature sont menacés, et parfois

⁸ Voir Martine Broda, «Paul Celan, la politique d'un poète après Auschwitz», in *La politique des poètes, Pourquoi des poètes en temps de détresse*, sous la direction de Jacques Rancière, Albin Michel, 1992, p. 216-227.

⁹ Voir Ivan Leclerc, *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle*, Plon, 1991, p. 317-320, ainsi que Pierre Mertens, *L'agent double*, Complexe.

atteints, du même mal : la gangrène du mensonge qui les guette toutes deux en permanence et peut les perdre ensemble...

Qui a le plus donné aux mots-pour-la-vie, aux mots-contre-la-mort, que Flaubert, Proust, Joyce, Mallarmé, Kafka, Musil? Qu'en eux la vie de l'homme et la vie de l'écrivain ne soient plus à percevoir distinctement, cela les condamnerait-il donc au nom de la vie? Roger Laporte citant Montaigne : «Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait.»

«Il est si fâcheux, si grotesque, écrivent Deleuze et Guattari, d'opposer la vie et l'écriture chez Kafka, de supposer qu'il se réfugie dans la littérature par manque, faiblesse, impuissance devant la vie¹⁰.» Et, par ailleurs, Gilles Deleuze présente l'écrivain comme «le contraire du névrosé : une sorte de grand vivant¹¹». Pour ce qui regarde Kafka, ils en voient la preuve dans sa «gaîté» et la dimension politique de son œuvre dont on aimerait tant le délester. Son inscription absolue dans le réel? Le symbolique ne venant jamais qu'au surplus.

C'est vrai qu'il y a un «gai savoir» de Kafka. Un gai savoir, et un courage tranquille, qui cohabitent. Il ne «tremble» pas, Kafka, il est vrai. Il dit, il répète, il qualifie, il formule, il désigne, il cible, il toise, il devine, il annonce... Épouvanté, souvent mais sans trembler. Souvent joyeux, aussi, riant beaucoup.

Les sophistes militants de «l'idéologie de la vie» se trompent d'adversaires. Ils prennent pour partisans de la mort certains de ceux qui la combattent au plus près, de l'intérieur (de l'intérieur de «la mort dans la vie»), sans jamais y consentir.

Kafka sacralisait outrageusement la littérature, il est vrai, parce que c'était l'arme dont il disposait, la seule, pour guerroyer avec la mort dans la vie. On imagine la tête que feraient les bravaches de la vie dans le monde réel, tous les matamores eugénistes de l'idéologie de l'art à consommer avec modération, s'ils prenaient conscience du courage responsable qu'il fallait à Kafka pour aborder *un autre versant* de l'Histoire quotidienne d'où il surplomberait et distinguerait déjà l'avenir, ne disposant pour affronter la brutalité de son temps, que d'un humour absolument sans limites. Kundera, racontant qu'au congrès de Liblice, en 1963, un avocat de Kafka avait déclaré qu'«il avait vécu et souffert pour nous!» tient à

¹⁰ *Op. cit.*, p. 74.

¹¹ Dialogues (avec C. Parnet), *op. cit.*, p. 62.

démentir : «Il s'est *amusé* pour nous!» Convenons que les deux ne sont même pas incompatibles...

Ah! on s'était tellement accoutumé à figer Kafka dans une posture doloriste de dérélition, à le coucher dans le lit des déplorés, à voir en lui le gisant moderne. D'autant plus humain, *trop humain*, qu'il avait, avec une curiosité sans limites, approché le phénomène humain sous ses deux faces, solaire et lunaire, sans jamais l'ombre d'un cynisme. (On pourrait même dire que plus il ironise, plus il renonce à se montrer cynique.)

L'humanisme de Kafka, puisqu'il y en a bien un, commence où finit l'autre : salonnard, pompeux, rhétorique et gavé de bonne conscience. Le sien va au charbon, se nourrit d'une vision qui ne fait l'économie, dans la poétique de son analyse (car il n'est pour lui d'analyse que poétique), d'aucune des catastrophes qui nous bafouent, nous saccagent, nous menacent encore. Nous avertir des petites apocalypses qui nous attendent, ne serait-ce pas le comble de la générosité?

Kafka fut le contemporain de *l'avant-après Auschwitz*. Il fut bien le seul. Personne, dans l'histoire, ne nous a parlé de ce point de vue là. Qui dit mieux? (À savoir : qui a osé dire pire? Nul Buffalo Bill de l'humanisme contemporain n'avait les reins aussi solides que ce vieux jeune homme avec son chapeau boule qui, sur certaines photos, ressemblait à un amoureux de Peynet ou un Charlot endimanché.)

Allons! Soyons de bon compte. Cessons de parler de deux mondes, alors qu'il n'y en a qu'un seul, que la maladie et la santé se disputent pouce par pouce de terrain, pour le meilleur et pour le pire, et où Kafka n'est pas mort de sa maladie seulement, de sa mort qui n'était pas une «belle mort», mais aussi et peut-être surtout de son terrifiant excès de santé dans un monde malade.

C'est pourquoi nous devrions toujours le placer très à l'écart des faux rebelles, des perturbateurs bon chic bon genre, des imprécateurs de salon. Ni saint ni démon, pas même les deux à la fois. Ni malade ni sain, les deux ensemble. Ni résigné ni révolté. Ni romantique ni anti-romantique. Limant toutes les grilles de lecture, brouillant les codes. Chaque jour qui passe un peu plus contemporain.

Il est une difficulté d'être, peu identifiée, peu répertoriée, un malaise paradoxal, qui n'appartiennent qu'à ceux qui demandent non pas au monde un surplus d'existence, mais seulement à l'être d'être tout. Et, au nombre de ceux-ci,

quelques-uns qui croient qu'écrire le monde pourrait leur assurer d'être au monde avec le monde. De participer ainsi à l'être du monde. Ces grands modestes sont sans doute des mégalomanes. Non qu'ils se surestiment. Ils ne surestiment même pas leur pouvoir de communiquer. Seuls eux ont cru que leur parole était épuisée. Lautréamont se reniant «pour rire». Rimbaud se taisant au fin fond d'un désert. Kafka au sanatorium. Aucun ne se doutant qu'après eux leur parole commençait seulement de se tourner en des énigmes auxquelles nous ne pouvons, nous, que tenter de répondre.

Kafka constitue sans doute l'horizon indépassable de notre temps. Il écrivait pour se sauver. Pour nous sauver. Et pourtant, il ne se prenait pas pour un rédempteur. Ce n'était pas un saint. Rien qu'un voyant. Il crut qu'il avait échoué. Voilà même pourquoi il croyait — comme ses pires ennemis — qu'il fallait brûler tous ses écrits posthumes...

Par bonheur, son légataire universel a promis, puis s'est parjuré. Sa parole ininflammable vit désormais en nous, indestructible, chaque jour un peu plus. «Elle est retrouvée. Quoi? L'éternité»...

Copyright © 1996 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Pierre Mertens, *Kakfa écrivain « engagé »* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1996. Disponible sur : < www.arllfb.be >